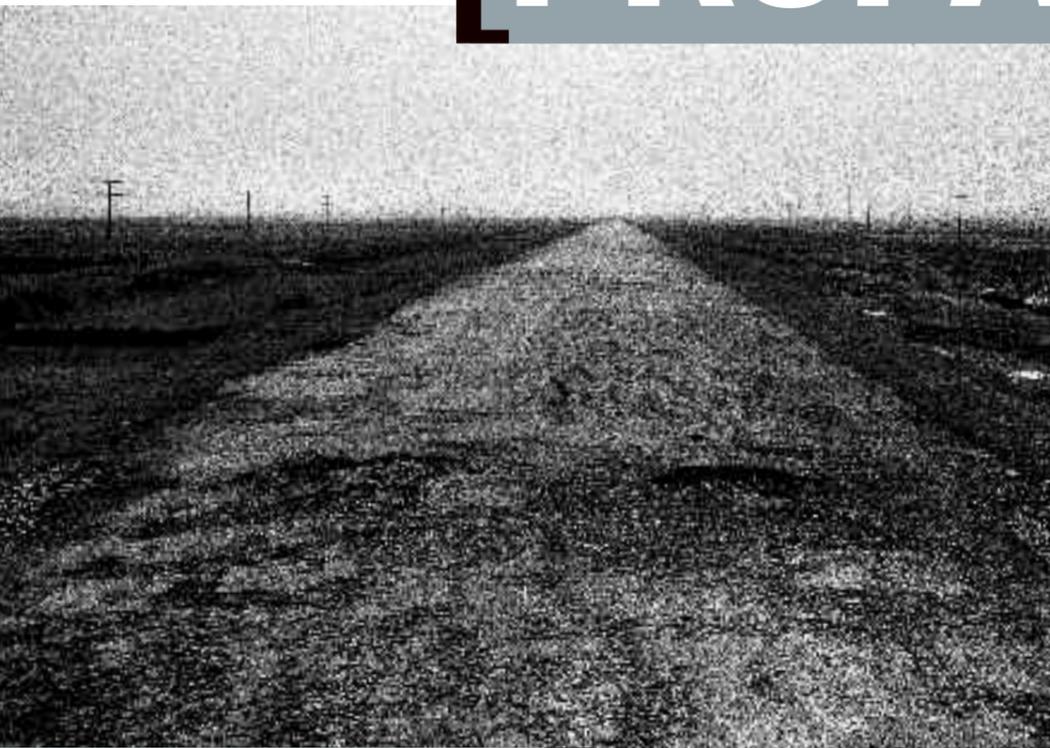


# PROPA



# GANDE

“  
Nous sommes  
des univers  
passagers dans  
l’univers qui  
s’éternise.  
”

RÉGIS JAUFFRET

éditions  
verticales

53, rue saint-andré-des-arts  
75006 paris  
tél. 01 43 26 00 35  
tél. 01 43 26 77 90  
fax 01 43 25 28 83

Les éditions verticales  
dès cet automne  
sur le web



Régis Jauffret

# Univers, univers

« Vous voulez que je vous raconte ce roman. Que je vous en donne un résumé, un compte rendu, une vague idée. Mais *Univers* est déjà un résumé, un compte-rendu, une vague idée de ce qui se passe dans le cerveau de quelqu'un l'espace d'une seconde, une heure, cinquante années d'existence. Vous savez bien qu'en ce moment même votre tête contient comme un système solaire de sensations, de souvenirs, de désirs, et que vous existez seulement dans la mesure où vous espérez une autre vie, où vous avez la conviction absolue et gigantesque qu'un bonheur mijote pour vous comme un gigot de sept heures dans la cuisine de cette femme qui va et vient dans son appartement perché quelque part dans un

immeuble à la recherche de son identité, de son passé, et par conséquent de son futur immédiat, lointain, où elle est destinée à plonger comme dans la piscine des Pierrot, ce couple insupportable d'humains, ces terroristes de l'invitation, ces amateurs de guerre, qui importent le massacre jusque dans leurs raouts et qui pour tromper l'ennui ne rêvent que supplices, tortures et parachutages en pleine nuit au milieu de champs de bataille afin de ressentir quelque chose à la place de rien et de meubler d'horreur ce vide niché au fond d'eux qui les épouvante beaucoup plus que la mort qui leur paraît un amusement, une apnée, un voyage de plus, un raid sponsorisé par une marque de bière ou de crématorium, tandis que

Régis Jauffret est né à Marseille en 1955. *Univers, univers* est son dixième roman.

se poursuit la vie quotidienne de l'humanité dans ces milliards de cerveaux s'imaginant à chaque instant des myriades d'existences possibles, futures, presque certaines tant elles leurs semblent scintiller comme des étoiles si nettes, si évidentes dans la voie lactée, qu'on a peine à croire qu'elles sont mortes depuis longtemps.

Vous voulez que je vous dise, *Univers, univers* c'est une histoire de la littérature qui ne ferait que raconter des histoires, montrer des images, et s'engouffrer malgré les risques de désintégration dans le trou noir de l'imaginaire, ce chaos, cette perpétuelle nouveauté. Mais je suis un écrivain, je dirige le chaos mieux qu'une armée. Rompez. » Régis Jauffret

## [HISTOIRE D'AMOUR]

« Sous un titre d'une ironie glaciale et dans une prose imperméable à l'esprit critique, nous allons vivre, pendant deux cents pages, dans la tête d'un psychopathe ordinaire. *Histoire d'amour*, c'est *La Dentellière* vingt-trois ans plus tard. »

Jérôme Garcin | *Le Nouvel Observateur*

## [CLÉMENCE PICOT]

« Clémence, à force de se projeter dans l'imaginaire des autres finit réellement autre. L'admirable est que Jauffret creuse ce portrait de folle indélébile et toxique depuis l'intérieur de la langue, sans psychologisme et sans drame. Il possède une phrase d'un minimalisme ouvragé, poésie psychique (im)pure qui renouvelle la perception du monde. »

Éric Loret | *Libération*

## [AUTOBIOGRAPHIE]

[FRAGMENTS DE LA VIE DES GENS] « Régis Jauffret est "tragiquement drôle". Dans ses deux nouveaux romans, il met à nu dans une prose implacable l'absurdité de la vie et le ridicule des sentiments. Mais derrière leur terrible noirceur se découvre un homme sensible, à l'humour ravageur. »

Émilie Grangeray | *Le Monde*

## [PROMENADE]

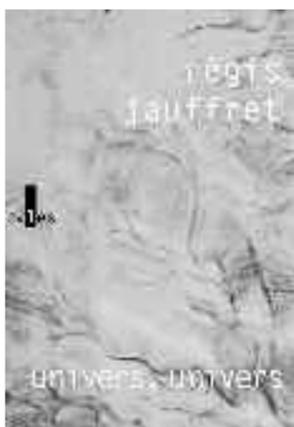
« Jauffret nous entraîne dans un incroyable vertige et un pari narratif d'une audace inouïe. Ces mille et une nuits, mille et un cadavres imaginaires se télescopent. Avec un rythme, une musicalité presque oppressante, il donne à voir le précipice qui menace cette femme marginale. »

Vincent Josse | *France Inter*

## [LES JEUX DE PLAGE]

« J'ai eu une enfance pavillonnaire, en montant à l'étage on pouvait voir la mer; des raccourcis incisifs marquent l'écriture de Régis Jauffret. Dans cette phrase, deux éléments ont immédiatement peu à voir ensemble et sont raccrochés par une virgule, une simple petite virgule qui, là est un décor, mais aussi un monde, une histoire, un peu de vie à imaginer. »

Franck Delorieux | *L'Humanité*



EN LIBRAIRIE  
LE 22 AOÛT 2003

ISBN 2-84335-176-6  
612 pages  
20 €

«Le talent de Gabrielle Wittkop, fait d'étrangeté et d'humour, de sujets macabres et de grand style classique, est évident. (...) "Ça ne me laisse pas indifférente de savoir pourquoi j'ai développé mon intellect particulier dans une direction particulière. Voilà ce que j'appelle l'égoïsme, ou l'égotisme. Je suis absolument indépendante. Je n'ai pas de religion, pas d'attachement politique ni familial, pas de sentiment national. Je suis un homme libre, et il n'y en a pas beaucoup. Et les hommes libres ne font pas carrière.»

Mathieu Lindon | *Libération*

## [LA MORT DE C.]

«*La Mort de C.*, d'une beauté sidérante, évocation lancinante des derniers instants d'un homme "tourné vers les voluptés et la mort". (...) Le texte, assez court, est d'une densité rare, porté par une obsession brûlante et fascinée.»

Danièle Brison | *Le Magazine littéraire*

## [SÉRÉNISSE ASSASSINAT]

«On lit Gabrielle Wittkop comme on se soûle des noires fragrances d'une fleur vénéneuse – exemplaire unique et non répertorié – gorgée d'intelligence et d'incorrection, ce qui frise le pléonasme. (...) *Sérénissime assassinat* est un polar vénitien dont, plus que les faits relatés, la "ville des miroirs" est elle-même l'intrigue au sens le plus tentaculaire. Rien ne manque au récit pour que la fête des mots soit à la hauteur des fièvres et des extravagances de cette Sérénissime et des magies de ce multiple miroir tendu par une octogénaire dont la plume déchiquette et lacère sans trembler. À (re)découvrir donc, à travers ses récits et ce nouveau roman, un écrivain fascinant, qui a pu dire – et son œuvre l'atteste – que, si elle ne fut pas toujours une honnête femme, en revanche elle a toujours été un honnête homme.»

Ghislain Cotton | *Le Vif/L'Express (Belgique)*

«Elle affiche volontiers son homosexualité et sa misogynie. Mais, c'est moins dans cette pose que dans ses romans, tel *Sérénissime assassinat*, conte étrange et cruel, qu'elle intrigue et inquiète.»

Josyane Savigneau | *Le Monde*

## [LE NÉCROPHILE]

«Si le texte et son narrateur nous bouleversent autant, c'est qu'au-delà des apparences, il s'agit bien d'un des plus beaux romans d'amour qu'on ait lu; qui dit l'immense tristesse d'un être dont la vie elle-même serait éternellement différée, condamné à ne pas être aimé, à la solitude et à lui-même. Un roman sur l'irréparable de la perte, ce mal universel, écrit "À la mémoire de C.D., tombé dans la mort, comme Narcisse dans son image."»

Nelly Kapriélian | *Les Inrockuptibles*

## [LE SOMMEIL DE LA RAISON]

«Le 22 décembre 2002 disparaissait une grande dame des lettres. (...) Nul doute d'ailleurs que certaines pages du *Sommeil de la raison* heurteront les lecteurs qui se seront aventurés par mégarde dans ce recueil aux accents sadiens [où] elle se livre à une véritable exploration de l'âme, perçant à jour nos instincts les plus refoulés, les plus inquiétants. (...) Un homme libre, une redoutable écrivain.»

Emmanuel Favre | *Page des libraires*



Gabrielle Wittkop

Née en 1920 à Nantes, Gabrielle Wittkop est décédée en décembre 2002 à Francfort/Main.

Elle est l'auteur de nombreux récits dont *Le Nécrophile*, *La Mort de C.*, *Sérénissime assassinat* et *Le Sommeil de la raison*.

Son œuvre est traduite dans une dizaine de langues.

# La Marchande d'enfants

Préface de Nikola Delescluse

“ Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre : quelques-uns seuls savoureront ce fruit sans danger. ”

LAUTREAMONT  
LES CHANTS DE MALDOROR

« Point de doute qu'il n'y ait des scélérats qui font métier d'enlever des enfants; et ce qui le prouve c'est que ces enfants perdus sont presque toujours des petites filles », écrit justement Louis-Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris* (1781-1788). Fondé sur une érudition sans faille, *La Marchande d'enfants* explore cette réalité historique, mais il est aussi et surtout le bouleversant témoignage d'un amour mélancolique au sein d'une époque qui, plus que toute autre, forgea le style et la pensée de Gabrielle Wittkop et à laquelle elle sut redonner vie. Le lecteur averti sera sensible à l'atmosphère, à la somptuosité des costumes et du décor, au terrible remue-ménage d'une capitale toujours en effervescence, et ne s'étonnera pas, malgré un compréhensible haut-le-cœur,

d'avoir su fixer, sans baisser les yeux, les éprouvantes figures du ballet érotique mis en scène par Dame Marguerite.

Dans une série de lettres s'échelonnant entre mai 1789 et août 1793, Marguerite Paradis, tenancière d'un bordel d'enfants pour libertins, expose à son amie Louise, qui désire ouvrir le même type de commerce à Bordeaux, les divers tracas auxquels il lui faudra se confronter pour faire tourner sa maison : aménagement des locaux, domesticité, clientèle et marchandise, autant de questions qu'elle continue de résoudre dans sa maison de la rue des Fossés-Saint-Germain. Mais ces détails pratiques ne sont pas le seul intérêt d'une correspondance qui, dans une langue précise et imagée, restitue les interrogations

d'une femme confrontée à la tourmente révolutionnaire qui va balayer le régime monarchique. Attentive aux moindres soubresauts de Paris, Marguerite jette un regard sans illusions sur le genre humain, dont elle connaît bien la veulerie et l'inconséquence. C'est d'ailleurs cette vision sans fard des sentiments humains qui donne au texte toute son intensité. Libertine dans l'âme, Marguerite explore les ressorts secrets du cœur, tant chez les autres qu'au plus profond d'elle-même. Passionnée par le bel hermaphrodite Tirésias, Marguerite tente de cerner, au plus près, la naissance de cet amour qui va l'arracher à la cruauté ordonnée des jeux libertins pour, la dépouillant de tout artifice, l'abandonner aux lisières de son être intime.

Nikola Delescluse



EN LIBRAIRIE  
LE 22 AOÛT 2003

ISBN 2-84335-111-1  
176 pages  
16 €



Après avoir enseigné à Lisbonne, Brigitte Paulino-Neto a été critique à *Libération* (danse, théâtre, arts plastiques) avant d'assurer la rédaction en chef des pages magazine de *Vogue*. Actuellement directeur éditorial pour le Festival international d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Brigitte Paulino-Neto est l'auteur de deux livres chez Grasset : *La Mélancolie du géographe* (1994) et *La Connaissance de la fleur* (1997). Elle rejoint aujourd'hui les éditions Verticales pour son troisième roman, *Jaime Baltasar Barbosa*.



EN LIBRAIRIE  
LE 5 SEPTEMBRE 2003  
ISBN 2-84335-159-6  
256 pages  
16,50 €

## Brigitte Paulino-Neto

# Jaime Baltasar Barbosa

L'amour dont il est question dans ce roman n'est pas « aimable ». Ce n'est pas l'amour neuf que l'innocence protège. Il n'est pas destiné à être « vécu » avec les arrangements que l'on sait. C'est un amour du soir, crépusculaire, invivable. Il faut y être prédisposé : croire que l'amour est un cadeau du ciel, qu'il fait du bien à son prochain, que *Barbe-Bleue* est un conte pour enfants. La narratrice ajoute à ces aptitudes une confiance exagérée dans les fables de l'imagination, dans les sornettes racontées au théâtre ; ces mensonges qui, selon elle, disent la vérité. Elle : sa vie sentimentale, au fond, n'a rien à envier aux midinettes : cette femme est encombrée de fantômes ; une proie toute désignée pour les abus de la séduction. Il suffit de peu de choses pour déclencher en elle le mal d'amour, lequel incube en chacun de nous depuis l'enfance et n'attend qu'une occasion propice, une faiblesse, pour nous dévorer. Un décalage horaire, un frère qu'on

n'a pas vu depuis longtemps, un pays qu'on pensait aux oubliettes, une rencontre. Lui : il s'appelle Jaime Baltasar Barbosa. Portugais ; pour elle, cela n'est pas indifférent. Joaillier. Auréolé du prestige de ce qui brille. Prestige et vanité qui lui sont destinés, pense-t-elle, en particulier. Tout fait signe dans l'amour ; tout fait croire à une élection. On n'envoie pas de reporters enquêter sur le terrain de l'amour. On manque d'information sur un sujet jugé mièvre, à tort. On ne voit pas que l'amour est adossé au mal. Qu'il instruit sur le mal. Seuls en témoignent le roman, le conte surtout, où ce qu'on raconte est rigoureusement vrai. Là où les figures de l'amour trouvent à dévoiler leur maléfice : désirs où l'on ne peut démêler la joie de la crainte, malédiction du sexe, trahisons, tortures d'amour, abus de pouvoir, nuit de la solitude... *Jaime Baltasar Barbosa* : une quête, un chant d'effroi et de désir. Un livre plein.

Intenable, elle l'est. Elle court sans cesse, de jouissance en jouissance, du corps de ses amants aux tables de leurs festins. À bout de souffle, elle court, d'un opéra à l'autre, d'Italie en Allemagne, d'Allemagne en Italie. Ivre de vivre. Ivre de musique et de mots, dévoreuse d'amour et de sexe, elle parcourt la vie comme ces héroïnes lyriques, éperdues de passion et de désir.

*Intenable* est un texte fragmenté, né au gré de la pensée, des sentiments et des jouissances, un texte du chaos soumis aux fièvres amoureuses, sensuelles et sexuelles, un texte oscillant au rythme des inversions du sujet, des errances, des ruptures, des empoignades et des caresses ; un texte puissant, excessif, tourbillonnant, pulsé, une écriture luxuriante traversée d'une profusion de person-nages et portée par une exubérance de mots et de paroles. Parler de ce livre, c'est dire la

démence, la fougue, le déchaînement, la passion mais tenter de le résumer devient vite une véritable gageure. Comment résumer une semblable déferlante de vie, un tel flot qui nous emporte dans son tourbillon ?

Les premiers mots du livre disent l'orage, le foudre, la foudre, les éruptions volcaniques, le rougeolement de la canicule romaine, et déjà tout se met en place : la perte dans le corps de l'autre, la jouissance amoureuse au rythme de l'opéra et d'une débauche de nourriture et de vin. Tout dans l'excès. Dans la passion. Dans la démesure. Errer, rêver, errer dans ce rêve d'une hypothétique androgynie, de la fusion des sexes, de cette fusion désirante dans le corps de l'autre pour parvenir à l'amour absolu. Mais la réalité ne cesse de rappeler la séparation, l'impossible confusion, l'affrontement des corps, la guerre des sexes : l'homme insaisissable, la femme rejetée et l'hom-

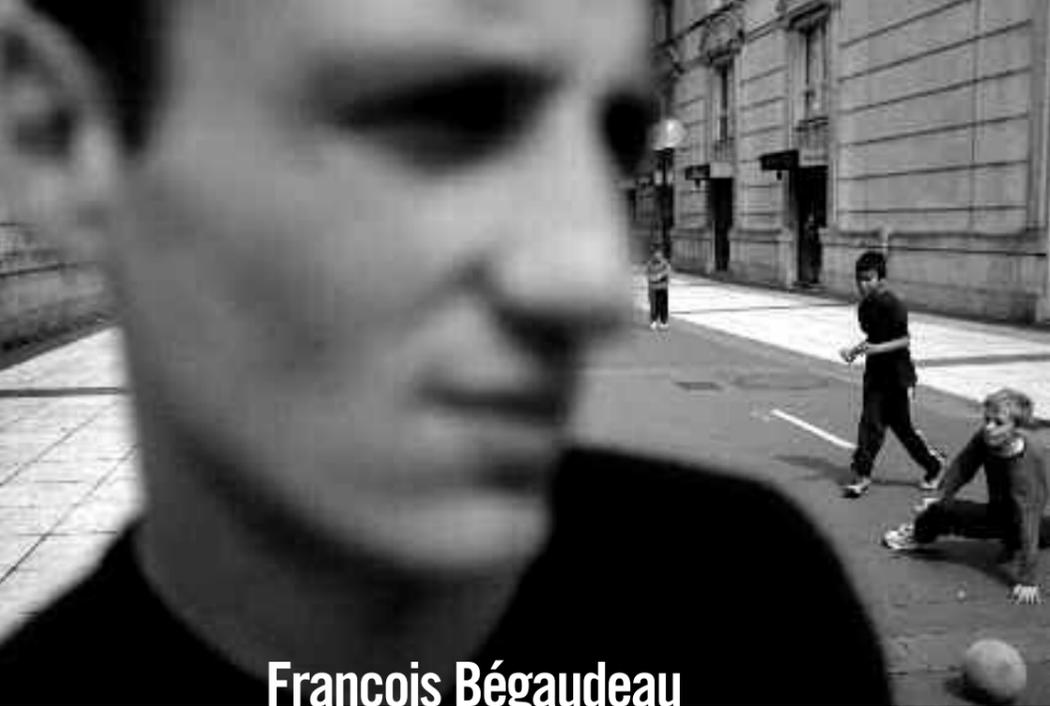
sexualité masculine comme une illustration de cet impossible. S'abandonner à la force du désir jusqu'à s'en étourdir, jusqu'au dégoût, jusqu'à l'écoeurement. Se laisser emporter dans un abîme érotique pour fuir la terreur de l'obscurité et de la mort – mort qui rôde partout et toujours, « jouissance et agonie, c'est le même rôle ». Chercher la beauté dans la musique, l'art qui rend possible cette fusion désirée mais aussi la musique et les mots, la magie des mots car « les mots font la chasse au temps c'est-à-dire à la mort ». Ainsi, par les mots, les corps se rapprochent, se réconcilient, les amants se regardent, s'unissent face à la nuit qui les poursuit. Bientôt « le silence prend tout. Pas un bruit, la campagne respire dans l'opéra ». L'apaisement, enfin ?

EN LIBRAIRIE  
LE 26 SEPTEMBRE 2003  
ISBN 2-84335-169-3  
240 pages  
17 €

## Intenable Sylvie Rietz



Naissance à Paris. Séjours à Buenos Aires et Montevideo. Études de danse classique et d'archéologie à l'École du Louvre. Sylvie Rietz ne sera ni danseuse ni archéologue mais bibliothécaire et traductrice pour le département de minéralogie du Muséum national d'histoire naturelle. Elle vit à Paris et voyage beaucoup.



François Bégaudeau

## Jouer juste

François Bégaudeau est né en 1971. Il a joué pendant six ans dans un club de foot de la banlieue nantaise, puis au sein d'un groupe de punk rock. Il est actuellement professeur de français dans un collège parisien. *Jouer juste* est son premier roman.

Nous sommes en pleine finale d'une Coupe d'Europe de football. À la fin de la deuxième mi-temps, juste avant les prolongations, à ce moment précis où l'un des deux entraîneurs – et narrateur de ce premier roman – livre d'ultimes conseils à ses joueurs et les exhorte à « jouer juste ». Bien sûr, il est question de tactique, ou plutôt d'une philosophie du jeu qui, tout en collant à la situation du match en cours, décolle légèrement de la réalité pour

devenir une sorte de traité de chorégraphie sportive. Petit à petit, entre franc-parler et digressions métaphysiques, ce discours magistral déborde de son sujet pour devenir littéralement *borderline*. Et vient bientôt s'immiscer à l'intérieur de cette voix le récit d'un amour passé avec une certaine Julie. Dès lors, les conseils de l'entraîneur ne cesseront plus d'entretenir de curieux échos avec l'histoire de la fin annoncée d'une passion amoureuse.

EN LIBRAIRIE  
LE 5 SEPTEMBRE 2003

ISBN 2-84335-158-8  
96 pages  
14,50 €



« jouer juste », non pas contre son camp, mais contre les écarts désordonnés, sirupeux et ridicules de la passion. Il s'agit de pousser dans ses derniers retranchements l'amour du jeu, et le jeu de l'amour, ce qui revient au même. À ce stade du récit, le narrateur traverse un état d'extrême confusion. Pris au piège d'une autodiscipline toujours plus hystérique, obsessionnelle et paranoïaque, il n'a plus d'autre issue que de donner un coup de pied dans la fourmilière, un vrai coup de pied dans le château de cartes qu'il vient d'échafauder. Au terme de cet accès de folie, et de claustration mentale, le narrateur, mis au pied du mur de ses propres paradoxes, n'aura donc réussi qu'à échouer : ses principes d'ascèse amoureuse le vouant à une parfaite solitude, ses principes du beau jeu vouant son équipe à une juste défaite. Car, dans ce vertige

du désamour courtois, de l'art pour l'art du sport, tout n'est que perte sans profit, sauf l'honneur.

Dans ce premier roman atypique, François Bégaudeau a su habiter une parole à la fois artificieuse et fébrile, sophistiquée et compulsive, badine et hallucinée. La seule dynamique du discours parvient à entraîner le lecteur au sein d'un système de pensée torve, dont les à-côtés comiques redoublent le vertige mental. Et si ce roman d'une seule voix semble par principe échapper au lyrisme, la froideur ici à l'œuvre ne saurait dissimuler, en creux, les failles sensibles et les aveuglements extralucides de ce narrateur, sinon sa fraternité bravache avec un Don Quichotte d'aujourd'hui.

Imperceptiblement, à mesure que les deux pôles de ce flux verbal convergent, tout se met à faire double sens sur les terrains mitoyens de la vie à deux (en couple) ou à onze (en équipe). Ce jeu métaphorique n'a pas besoin d'être appuyé, ni souligné, il joue tout seul à la lecture. D'autant que ce logicien du ballon rond, applique à sa relation avec Julie des règles tout aussi drastiques, un sang-froid tactique et des interdits contraignants qui délimitent un terrain et une discipline au risque de tarir toute sentimentalité à sa source. Car il s'agit bien de

[premier] ROMAN

EN LIBRAIRIE  
LE 5 SEPTEMBRE 2003

ISBN 2-84335-157-X  
96 pages  
14,50 €

## Dans la limite des corps disponibles



Grégoire Louis est né en 1977 à Paris. Actuellement chômeur à temps partiel, il joue de la basse avec les Plastic Dogs, peint dans sa cave et s'initie à la gravure sur cuivre. *Dans la limite des corps disponibles* est son premier roman.

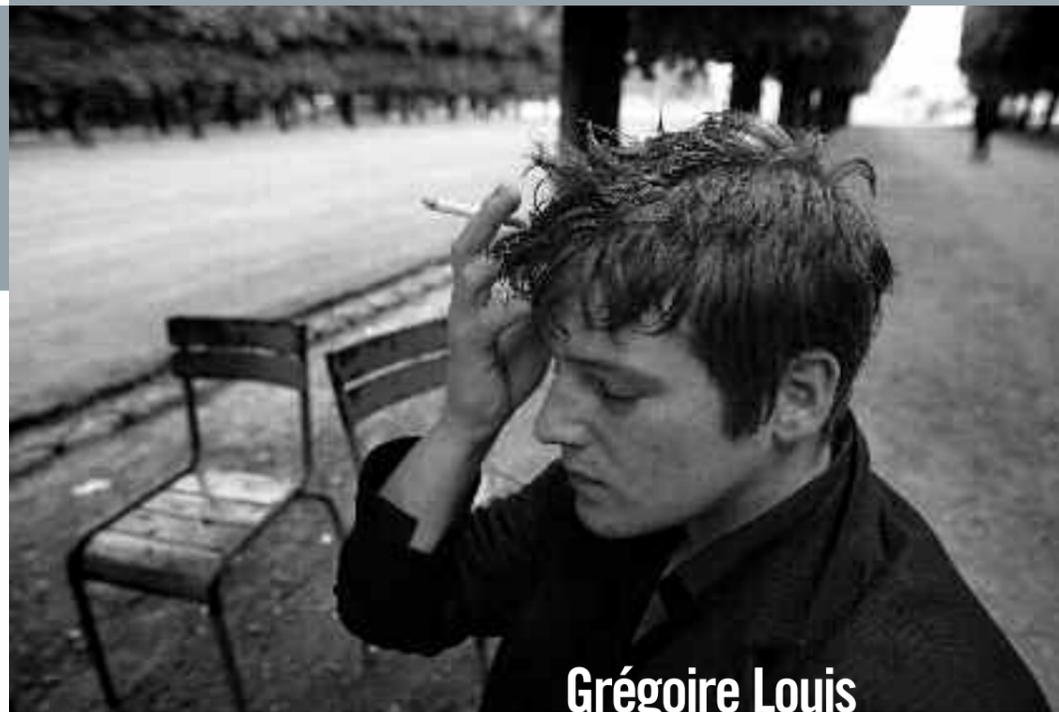
Andréa est un enfant de cinq ans, huit ans, douze ans, il gagne beaucoup d'argent en faisant des publicités, du théâtre, des séries-télé ; argent qu'il touchera à sa majorité, si tout se passe comme dans ses rêves. Andréa est un jeune homme de vingt-cinq ans. Il vit encore chez ses parents. Il observe les murs tapissés d'or et voit qu'ils sont creux, tels les décors de théâtre au temps où il était un très jeune comédien. Andréa erre dans les rues le long des

nuits alcoolisées : il dépense le pactole de sa prime jeunesse en bières et cuve son amertume. Que s'est-il passé pour qu'il soit devenu le maquereau du garçon qu'il fut ? *Dans la limite des corps disponibles* s'ouvre sur une énigme. Il dédouble un seul et même personnage, Andréa, à la première et à la troisième personne. Ce « je » et ce « il » siamois ne sont pas qu'une figure de style. Ils sont les frères ennemis d'un jeune homme en état de

guerre civile ; et dont la violence intérieure fait penser à celle de Fritz Zorn dans *Mars*. Pourquoi Andréa est-il à ce point divisé, scindé en deux, coupé de l'autre part de lui-même ? C'est ce qui va progressivement se dévoiler au court de ce récit syncopé, haletant, centrifuge, en effectuant de constants va-et-vient entre le passé d'Andréa et son présent lesté de ce terrible passif. Dès lors, le drame de cette hydre à deux têtes ne tient plus qu'à ce dilemme

limpide : comment fait-on pour être le fils de soi-même ? Le roman entier tourne autour d'une généalogie circulaire : Andréa se sent le rejeton bâtard, mais l'obligé aussi, d'un autre Andréa, cet enfant-roi qu'il couve encore en son sein, jusqu'à l'écoeurement. L'un et l'autre coexistent tout en se vampirisant mutuellement. « Mon roman *maltraite* de l'enfance. Le narrateur et son double, disparu dans le passé, forment un couple de siamois

immonde, où l'adulte est perché sur les épaules de l'enfant. D'un côté, l'enfant et son manque absolu d'innocence, habité par le crime de grandir et celui de jouir. De l'autre, le jeune homme qui vit aux crochets de l'enfant-comédien et qui le (se) regarde à rebours comme un esclave. »



Grégoire Louis

EN LIBRAIRIE  
LE 3 OCTOBRE 2003

ISBN 2-84335-178-2  
112 pages  
7,50 €



Philippe  
Adam

## La Société des Amis de Clémence Picot

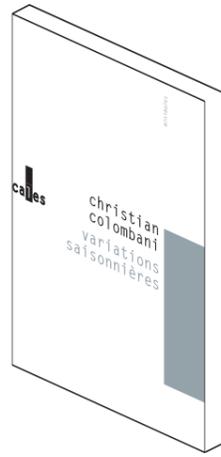
Après l'expérience presque surréaliste du club de tango de son premier roman, *De Beaux restes*, Philippe Adam se plonge à nouveau dans l'intimité secrète d'un groupe bien particulier : la « Société des Amis de Clémence Picot » (SACP). Ceux qui connaissent le roman de Régis Jauffret – *Clémence Picot* – reconnaîtront son personnage principal : une infirmière parisienne emportée par des pulsions homicides et névrotiques. Ceux qui n'ont pas lu ce roman arpenteront le bitume parisien à la recherche de cette jeune femme de fiction (ou non ?) en compagnie des membres de la SACP, dont les tribulations et déboires, de clubs de rencontres en bars de nuit, feront apparaître en creux cette hypothétique Clémence, la plus quelconque des femmes idéales.

Dans ce deuxième récit, en forme de défi burlesque et incongru, Philippe Adam rend hommage à Régis Jauffret, un auteur qu'il admire, en faisant de Clémence Picot une héroïne imaginaire, la tache aveugle d'une autre réalité romanesque.

Philippe Adam est né en 1970 à Paris. Il est professeur de philosophie en banlieue parisienne. Il a collaboré à la revue *Inventaire/Invention* et au duo Artango (piano et bandonéon). Son premier roman, *De Beaux restes*, est paru chez Verticales en 2001.

EN LIBRAIRIE  
LE 3 OCTOBRE 2003

ISBN 2-84335-171-5  
128 pages  
7,50 €



Christian  
Colombani

## Variations saisonnières

Christian Colombani est l'auteur chez Verticales de *En vue* (1999), recueil de ses chroniques quotidiennes parues entre septembre 1997 et avril 1999 dans *Le Monde*. Se basant sur des faits réels, issus des dépêches d'agences de presse du monde entier qui arrivent au journal, Christian Colombani réécrit, réinvente en quelques mots (retrouvant ainsi l'esprit des *Nouvelles en trois lignes* de Félix Fénéon) des situations qui mettent en scène la farce ubuesque des puissants, la démente des clergés, l'absurdité à laquelle les hommes de toutes conditions sont contraints, et l'asservissement des animaux à notre humain désir de puissance. Dans cet état des lieux, situé entre 1999 et 2001, Christian Colombani constate « l'éternel retour » presque saisonnier de certains faits-divers.

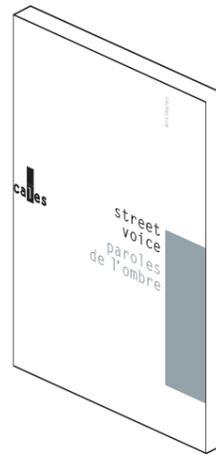
Après *En vue*, on retrouve dans *Variations saisonnières*, l'universalité et l'art de la concision de son auteur dans ces micro-récits, écrits en marge de l'Histoire. Le monde comme une usine à fictions.

Un livre aéré, vivant et désopilant.

Né en 1942, Christian Colombani a fait ses premières armes journalistiques à *Témoignage Chrétien*. Il a intégré la rédaction du *Monde* en 1975. Ce livre regroupe les « En vue » qu'il y a fait paraître entre septembre 1999 et décembre 2001.

EN LIBRAIRIE  
LE 3 OCTOBRE 2003

ISBN 2-84335-160-X  
160 pages  
7,50 €



Street  
Voice

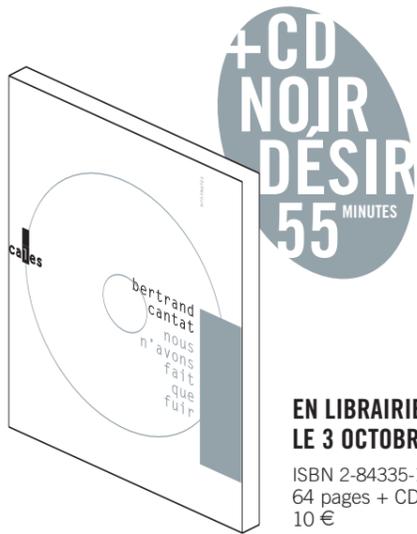
## Paroles de l'ombre

Au début des années 1990, des sans-logis de la ville de Baltimore (États-Unis) ont fondé un journal de rue, *Street Voice*, périodique gratuit qui compte aujourd'hui 80 numéros. Phénomène rare, ce journal sans visée caritative ni commerciale est entièrement écrit par ceux qui vivent en marge de l'*American dream* : chômeurs, squatters, junkies, etc. Il constitue donc une somme de témoignages, comportant une critique sociale radicale, d'une authenticité exceptionnelle. Cet ouvrage sera constitué d'un choix d'une cinquantaine de textes et d'une quinzaine d'illustrations en noir et blanc mettant en relief toutes les facettes de cette riche expérience de presse alternative. Le livre est précédé d'une préface de Curtis Price, principal initiateur de *Street Voice*.

L'ensemble de ces textes ont été choisis et traduits de l'américain par Gaëlle Erkens.



[MINIMALES]



EN LIBRAIRIE  
LE 3 OCTOBRE 2003

ISBN 2-84335-168-5  
64 pages + CD  
10 €

“  
Nous n'avons  
fait que fuir.  
Nous cogner  
dans les angles.”

BERTRAND CANTAT



Bertrand Cantat

## Nous n'avons fait que fuir

Le 21 juillet 2002, dans le cadre du Festival de Montpellier - Radio France, le groupe Noir Désir répondait à une invitation de France Culture pour un concert exceptionnel.

Ce fut un long poème de Bertrand Cantat, au titre surprenant, voire énigmatique, *Nous n'avons fait que fuir*.

Bilan ? Regret ? Appel au réveil ? Ce texte est tout cela à la fois, comme un cri de rage qui croise un constat d'échec pour dire une période pré-apocalyptique qui nous trouve souvent démunis ou impuissants face à la farce des dirigeants. « Tu as perdu ta langue ? », ce leitmotiv martelé comme une fausse question nous incite à reprendre une parole débarrassée des lieux communs et des réflexes de soumission pour trouver la force de dire non.

Par fragments successifs, on entre dans un monde visionnaire, avec ses nostalgies, ses tendresses, mais aussi ses cauchemars, ses sarcasmes, son ironie vaillante, sur une longue route tracée aussi bien dans la lucidité que dans ces

rêves persistants où « les chiens resplendissants deviennent nos alliés ».

La planète va mal ? En voici la confirmation, poétique et implacable comme un cri chanté, ou un chant crié et murmuré. Mais nulle résignation ! L'énergie de la révolte est dans ces lignes, contre les multiples tentatives d'étouffement qui sont notre quotidien.

Il en résulte un magnifique et long morceau de près d'une heure, psalmodié, caressé, hurlé, brandi, chuchoté, borborygmé, dont on trouvera la version jouée un soir d'été par le groupe Noir Désir, moment en bonne part improvisé, et inoubliable, gravé ici dans notre plus verticale mémoire. **Bernard Comment**

#### Les Verticaux & Co

Nils Ahl  
Marie Berger  
Philippe Bretelle  
Aurélien Champagne  
Bernard Comment  
Nikola Delescluse  
Eva Dolowski  
Emmanuel Douin  
Patricia Duez  
Jeanne Guyon  
Moïna Lefebvre  
Yves Pagès  
Damien Perrault  
Émilie Sabatier  
Juliette Salvès  
Alexandre Sanchez  
Bernard Alphonse Seny  
Bernard Wallet

#### Design graphique

Philippe Bretelle

#### Photographies

© Alph.B.Seny

(sauf p.2, Luc Pâris)

#### Impression

4M, Savigny-sur-Orge

Dépôt légal : juin 2003

diffusion seuil

verticales